

Bernheim, Delboeuf, Freud

Christian Demoulin

L'histoire moderne de l'hystérie commence avec Charcot. Comme le note Freud¹, Charcot « restitua d'abord toute sa dignité à ce sujet ; on abandonna peu à peu l'habitude du sourire méprisant auquel la malade pouvait alors s'attendre à coup sûr ; celle-ci n'était plus par nécessité une simulatrice, puisque Charcot de toute son autorité répondait de l'authenticité et de l'objectivité des phénomènes hystériques ». Seulement, Charcot traita l'hystérie comme « un nouveau thème de la neuropathologie »². Aussi « la limitation de l'étude de l'hypnose aux hystériques, la distinction du grand et du petit hypnotisme, la mise en place de trois stades de la "grande hypnose" et sa caractérisation par des phénomènes somatiques, tout ceci s'écroula dans l'appréciation des contemporains lorsque Bernheim, élève de Liébault, entreprit d'édifier la doctrine de l'hypnotisme sur une base psychologique plus large et de faire de la suggestion le noyau de l'hypnose »³.

Ainsi maître Charcot, dans sa bienveillance paternelle envers les pauvres hystériques, produit un savoir qui échoue à dire la vérité de l'hystérie et de sa jouissance. Le résultat est la castration du maître de la Salpêtrière. Même si Freud dans son article nécrologique essaie d'atténuer le choc, l'échec de la neuropathologie de Charcot est patent.

Une des thèses essentielles du « salpêtrisme » est de considérer l'hypnotisabilité comme pathognomique de l'hystérie. Le débat se déplace de l'hystérie

1. S. Freud, « Charcot » (1893), in *Resultats, idées, problèmes I*, pp. 61 à 73.

2. Ibidem, p. 70.

3. Ibidem, pp. 72-73.

à l'hypnose et c'est la pratique d'un obscur médecin de campagne, Liébault, qui va démontrer l'inanité de la thèse de Charcot. Evidemment, Liébault n'arrive à se faire entendre que parce qu'il est relayé par d'éminents professeurs de l'Université de Nancy et en particulier par Bernheim à la Faculté de médecine et le criminologue Liégeois à la Faculté de droit. Bernheim est le théoricien de l'hypnotisme, le chef de l'école nancéenne qui s'oppose au salpêtrierisme. En même temps, c'est un praticien lui-même. Bernheim n'hésite pas à hypnotiser tous les malades de son service. C'est ce que rapporte Delboeuf⁴ : « M. Bernheim s'en alla ainsi en notre présence, de lit en lit et de malade en malade. Il les endormait tous, ici un ataxique, là un phtisique se mourant, là un cardiaque, calmant chez l'un la souffrance, donnant à l'autre le sommeil ou l'illusion de la santé. »

La grande formule de Bernheim c'est *Tout est dans la suggestion*. C'est la formule célèbre que Freud cite dans les *Etudes sur l'hystérie*⁵ en y adjoignant le corrélat, déduit par « son subtil ami Delboeuf », « comme quoi il n'y a pas d'hypnotisme ». C'est ce que Delboeuf tentera de démontrer au parlement belge pour s'opposer à un projet de loi qui voulait réserver la pratique de l'hypnotisme aux seuls médecins. Bernheim ramène donc l'hypnotisme à une modalité de la toute puissante suggestion.

Mais qu'est-ce que la suggestion ? Bernheim le définit⁶ : « L'acte par lequel une idée est introduite dans le cerveau et acceptée par lui ». Notons que Bernheim ne s'encombre pas de subtils distingo philosophiques: il utilise les mots « cerveau » et « sujet » comme équivalents. Ainsi écrit-il⁷ : « Pour qu'il y ait suggestion, il faut que cette idée soit acceptée par le cerveau, il faut que le sujet croie ». En outre, la définition de la suggestion est tellement large que finalement toute sensation est pour lui suggestion: « Les avocats, les prédicateurs, les professeurs, les orateurs, les négociants, les charlatans, les séducteurs, les hommes d'Etat, etc., sont des suggestionneurs. Le fanatisme religieux et politique, le nihilisme, l'anarchie, le boulangisme, etc., se recrutent par voie de suggestion auditive. » La vue, l'ouïe, le sens olfactif, le goût, le tact sont suggestifs. Les sensations profondes musculaires et viscérales sont autosuggestives. La seule limite à la suggestion est l'innéité.

Bernheim ne se pose pas la question de savoir si la pensée rationnelle ou non

4. J. Delboeuf, « Le magnétisme animal. A propos d'une visite à l'école de Nancy » (1890) repris in *Le sommeil et les rêves et autres textes*, Fayard 1993, p. 324. Pour des bibliographies de Joseph Delboeuf, Hippolyte Bernheim et Jules Liégeois, cf. Wikipédia.

5. S. Freud et J. Breuer, *Etudes sur l'hystérie* (1895), p. 79.

6. H. Bernheim, *Hypnotisme, suggestion, psychothérapie* (1891 et 1903), Fayard, 1995, p. 37.

7. Ibidem, p. 38.

fanatique échappe à la suggestion et de quelle manière. Non seulement tout est dans la suggestion mais la suggestion est dans tout. En outre, c'est « la loi de l'idéodynamisme (...), toute idée suggérée et acceptée tend à se faire acte (car) toute cellule cérébrale actionnée par une idée actionne les fibres nerveuses qui doivent réaliser cette idée »⁸. Le pouvoir de suggestion est cependant essentiellement un pouvoir de la parole : « L'expérience apprend que le moyen le plus simple et le meilleur pour impressionner le sujet est la parole. »⁹

Bien sûr, Bernheim se rend compte que son pouvoir de suggestionner a des limites. Mais, ces limites, il les attribue d'une part à l'innéité et à la pathologie organique, d'autre part, pour ce qui est des névroses, à l'autosuggestion. Le conflit est entre suggestion médicale et autosuggestion du malade. La suggestion expliquant tout constitue un obstacle à la constitution d'un savoir. C'est ce que Freud reproche à Bernheim dans *Psychologie des foules et analyse du moi*¹⁰. Il se rappelle son séjour chez Bernheim en 1889 en précisant : « Je n'ai pas perdu le souvenir d'une sourde hostilité qu'alors j'éprouvais déjà contre cette tyrannie de la suggestion ». Freud trouve d'abord injuste le reproche que Bernheim faisait à ses patients non dociles : « –Vous vous contre-suggestionnez ». Ensuite, il en vient à se révolter contre l'idée que la suggestion explique tout mais ne nécessite pas d'explication. C'est là qu'il cite le poème de Konrad Richter : si Christophe porte le Christ qui porte le monde, où Christophe met-il les pieds ?

Après l'échec de Charcot quant à la production de savoir, Bernheim en revient au discours du maître : le maître ordonne et ne veut rien savoir du tout. Il commande au malade pour produire des effets quant à la jouissance. L'hypnose n'est rien d'autre que le pouvoir de suggestion du discours du maître. Ce pouvoir est si grand que Bernheim et son ami criminologue Liégeois n'hésitent pas à amener l'opinion sur le danger du crime sous hypnose¹¹. C'est là que Delboeuf se sépare de l'Ecole de Nancy et montre la naïveté des expériences de Liégeois. Ainsi, Liégeois dit avoir produit chez Mlle E. « un automatisme si absolu, une disparition si complète du sens moral, de toute liberté », qu'elle tire sans sourciller un coup de pistolet à bout portant sur sa mère en étant moins émue de son geste que les témoins de la scène. Elle va jusqu'à répondre à sa mère qui l'accuse : « Je ne t'ai pas tuée puisque tu me parles ! ». Delboeuf en déduit que, bien qu'hypnotisée,

8. Ibidem, p. 45.

9. Ibidem, p. 114.

10. S. Freud, « Psychologie des foules et analyse du moi » (1921), in *Essais de psychanalyse*, p. 5.

11. J. Liégeois, *De la suggestion et du somnambulisme dans leurs rapports à la jurisprudence et la médecine légale*, Doin, 1889, p. 343.

Mlle E. n'est pas dupe. Elle n'est pas émue parce qu'elle sait très bien qu'elle n'a pas tué sa mère¹². A partir de là, Delboeuf n'a aucun mal à multiplier les preuves : les crimes produits en laboratoire par les nancéens ne sont exécutés par les sujets hypnotisés que parce que ceux-ci savent qu'il s'agit de fiction. Delboeuf réussit à faire croire à sa bonne J. sous hypnose que des malfaiteurs sont en train de la voler et il l'invite à tirer sur eux. La jeune fille est abusée et croit que le pistolet est vraiment chargé. Or, voilà ce qui se passe : « Tirez !, lui dis-je. – Non, je ne tire pas. – Mais tirez donc ! Il faut nous débarrasser de ces brigands ! – Non, Monsieur, moi je ne tue pas ! Je m'approche d'elle en insistant de la voix, du regard, et du geste ; elle se recule et finit par se sauver après avoir déposé avec précaution l'arme à terre. »¹³

Dès 1890, Delboeuf oppose à la théorie de la suggestion celle de la complaisance du sujet. Ainsi, même au niveau du simple exercice de catalepsie, lorsqu'on ordonne au sujet d'essayer de baisser le membre cataleptisé, « il ne fait nullement les efforts appropriés. Au contraire, il fait agir les muscles antagonistes, et fait ainsi semblant de ne pouvoir baisser le bras ». Delboeuf n'en revient pas pour autant à une théorie de la simulation. Car « cette complaisance est inconsciente ; c'est lui qui, sans le savoir, veut qu'on lui commande. *L'hypnose n'annihile pas, il exalte la volonté.* »¹⁴

Nous sommes déjà bien loin de l'automate commandé par le discours du maître : le sujet hypnotisé est actif ! Et c'est ce que Delboeuf va expliciter et développer dans son article de 1893¹⁵ : « Or, il n'y a pas de puissance si mystérieuse ni dangereuse et, partant il n'est personne qui en soit investit. *Toutes les manifestations hypnotiques sont dues au sujet et rien qu'au sujet.* L'hypnotiseur n'intervient ici que pour lui donner la persuasion qu'il peut faire ce qu'il ne croyait pas pouvoir faire, ou qu'il ne peut pas faire ce qu'il croyait pouvoir faire. Tout le charme de l'hypnotisme est dû à la conviction qu'a le sujet qu'il possède ce charme. » L'hypnotiseur en impose mais ne fait que « donner une idée mensongère de son pouvoir ». De sorte qu'en réalité, « c'est les sujets qui font tout, mais il leur arrivera d'en attribuer tout le mérite à celui qui a su prendre sur eux cet ascendant ». A la fin de l'article, Delboeuf en vient même à se demander si finalement ce n'est pas l'hypnotiseur qui est en quelque sorte hypnotisé par sympathie pour le malade de sorte que celui-ci croit entendre ses propres paroles

12. Ibidem, pp. 355-356.

13. Ibidem, p. 373.

14. Ibidem, p. 368.

15. J. Delboeuf, *Quelques considérations sur la psychologie de l'hypnotisme. A propos d'un cas de manie homicide guérie par suggestion* (1893), repris in Fayard, 1993, pp. 407-408.

dans celles qu'émet l'hypnotiseur. Il y aurait identification de l'hypnotiseur à la souffrance de l'hypnotisé et c'est par ce moyen que l'hypnotiseur trouverait les paroles nécessaires.

Mais, ce que je veux souligner, c'est que pour Delboeuf, c'est l'hypnotisé qui est le sujet actif, le véritable agent du discours hypnotique. L'hypnotiseur n'est qu'un sujet supposé savoir investi par l'hypnotisé.

Freud, de son côté, dès 1890, dans « Traitement psychique »¹⁶, fait valoir la nature libidinale de cet investissement : « La conjonction de l'attachement exclusif et de l'obéissance crédule compte généralement parmi les traits caractéristiques de l'amour ». Freud y revient en 1905 dans une note des *Trois essais sur la théorie sexuelle*¹⁷ où il considère que « l'essence de l'hypnose est à situer dans la fixation inconsciente de la libido à la personne de l'hypnotiseur (au moyen de la composante masochiste de la pulsion sexuelle) ». Enfin en 1921, dans l'article déjà cité sur la psychologie des foules, il fait valoir que l'hypnotiseur en tant qu'objet aimé prend la place de l'idéal du moi. Disons que l'hypnotiseur se trouve de la sorte en position d'agalma. Nous aboutissons ici, en ajoutant Freud à Delboeuf, au discours du psychanalyste tel que le formalise Lacan.

L'analyste, comme l'hypnotiseur, est un sujet supposé savoir investi par la libido mais pour qu'il y ait analyse, encore faut-il qu'il renonce à exercer son pouvoir de suggestion. C'est là qu'Anna O. ouvre la voie en prenant elle-même la parole au début des années 1880, et c'est ce dont Freud tirera la leçon. Avec les *Etudes sur l'hystérie*, en 1895, la boucle est bouclée. L'hypnose cède la place à la psychanalyse et la question de l'hystérie revient au premier plan. Mais à présent, c'est l'hystérique qui a la parole.

16. S. Freud, « Traitement psychique » (traitement d'âme), in *Résultats, idées, problèmes I*.

17. S. Freud, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, (1905), p. 58.